

À Figeac dans le Lot, dans le cadre de l'Université d'été de l'AFL et en avant-projet des futures « Rencontres de Figeac » (voir A.L. n°107, sept.09, p.69), Pierre Bergounioux, écrivain et professeur aux Beaux-Arts de Paris, le 8 juillet 2009, donnait une conférence intitulée *L'écriture comme révélation et libération* (A.L. n°107, sept.09, p.70) et le 9 juillet 2009 Jean-Marie Privat, professeur à l'Université Paul Verlaine de Metz et au CNRS-Paris (anthropologie de la culture) choisissait comme thème de sa conférence que nous publions ci-après : *La raison graphique à l'œuvre...*

LA RAISON GRAPHIQUE À L'ŒUVRE

Jean-Marie PRIVAT

Il me faut préciser d'entrée que je ne suis pas le porte-parole de Jack Goody même si, avec d'autres, j'ai travaillé à la diffusion en français de ses travaux, fondamentaux pour l'anthropologie de l'écrit.¹ Je ne m'autoriserai ici que de ma lecture de J. Goody et des hypothèses de travail qu'il a suscitées dans mes propres recherches.

J. Goody est un anthropologue qui travaille dans l'interdisciplinarité sans être vraiment ni linguiste ni didacticien. Je ne résumerai pas ses écrits qui sont assez accessibles : il fait partie de la tradition des anthropologues anglo-saxons qui, tout en écrivant pour un public spécialisé, savent, sans jargonner, sans faire mystère de leur science, raconter leurs recherches, leurs impasses, leurs découvertes. Il est donc préférable de le lire directement !

1. À - « La Littérature - Autour de Jack Goody », *Pratiques*, n°131-132, coordination scientifique M. Kara et J.M. Privat, 2006, 256 pages et Jack Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris, La Dispute, traduit de l'anglais par Cl. Maniez, présenté par J.M. Privat et suivi d'un entretien - *La soupe à l'alphabet* - entre J.M. Privat et J. Goody, 2007, 256 pages.



LA RAISON GRAPHIQUE À L'ŒUVRE

Pour cette conférence, j'ai choisi de vous parler de *l'ici et de l'aujourd'hui*, donc des problèmes de l'entrée dans la raison graphique. En reprenant le titre donné par Jean Foucambert : « La raison graphique à l'œuvre » – que je ne considère pas seulement comme un jeu de mots –, je parlerai d'abord du travail qu'il faut opérer sur soi pour maîtriser l'ordre de l'écrit ; puis nous verrons quelles sont les *œuvres* de la raison graphique et quelles en sont les *productions*. Ainsi, cette conférence sera, d'une part, articulée autour de ma façon de concevoir « l'ordre de l'écrit », sachant que le titre d'un des ouvrages fondamentaux de Goody est « la raison graphique » et non « la raison de l'écrit » et qu'il s'agit bien alors de la rationalité graphique, donc de l'étude du raisonnement ou plus largement de l'activité cognitive quand ils passent par la graphie. Et, d'autre part, – le sous-titre ayant lui aussi de l'importance : « la domestication de la pensée sauvage –, ce sera dans cette concomitance, cette articulation entre l'oralité et la *littératie*, comme l'écrit Goody, que je souhaite centrer mon propos.

Pour Goody, la raison graphique est *visible language*, c'est du langage que l'on voit. Ce qui fait de l'œil le primat de la communication écrite. C'est du langage matérialisé pour l'œil, ce que l'oral n'est pas. Mais si nous étions plus goodyens que Goody lui-même, nous pourrions dire qu'il y a de *l'invisible language* dans le langage écrit, des éléments invisibles dans le langage écrit qui structurent fortement l'activité graphique ! C'est en quelque façon la différence qui prévaut entre un son et un phonème. Pour un phonologue, il n'existe que des phonèmes alors que pour tout un chacun il n'existe que des sons. Si nous faisons une analyse experte du « O » nasal de « ON », nous dirons qu'il s'agit d'une voyelle labiale, ouverte, sonore, nasale, etc. Or, ce ne sont pas des traits pertinents agrégés qui apparaissent spontanément à l'audition. À l'audition, nous dirons c'est aigu, grave, rapide, etc., car les phonèmes n'existent pas même si, comme l'écrit Roman Jakobson, ils sont la charpente phonique du langage. Le langage articulé oral est composé de phonèmes alors que nous, nous n'entendons que des sons. C'est sur un

problème du même ordre – l'infrastructure de l'écrit - que j'aimerais débattre avec et grâce aux travaux de J. Goody.

Il y a un double problème pour l'entrée dans l'ordre graphique. Il faut, non seulement accepter de spatialiser sa pensée, mais aussi de faire entrer son langage écrit dans un ordre géométrique. Certains n'en ont pas envie... Nous, scolarisés voire lettrés, nous voyons bien les gains à utiliser ce type de langage. D'autres, dans certains cas, considèrent qu'il y a trop de pertes, par rapport à l'interaction orale. Il y a cette dualité permanente qu'on peut formuler ainsi : que gagne la pensée à se géométriser et qu'est-ce qu'elle y perd, eu égard à ce qu'est la vitalité, la multilatéralité de la communication orale, par exemple ?

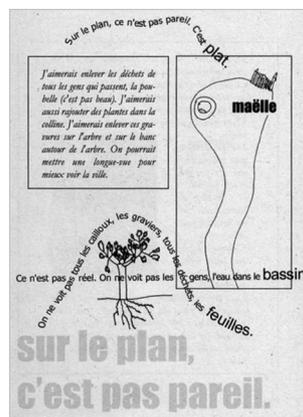
La raison graphique consiste bien en effet à faire entrer une pensée, un savoir, un message en le spatialisant, mais aussi en le géométrisant. Le processus d'apprentissage du *visible language* institue en fait la raison graphique dans le quadrillage du support. De ce fait, l'appropriation maîtrisée de la raison graphique, c'est aussi l'intériorisation, l'incorporation d'une structure géométrique. Mon illustratrice ce

2. Ça ressemble à un parc, Ecole François-Dallet, Centre de Ressources - Ville de Nantes, novembre 2005.

soir se nomme Maëlle, de l'école François-Dallet de Nantes.² Il s'agit là du résultat d'un atelier d'écriture. Les élèves ont visité un parc municipal. Ensuite, il

leur fut demandé de décrire ce qu'ils avaient vu et ressenti puis de comparer avec un plan. Sur le plan, nous sommes dans la raison graphique, comme d'autres produits langagiers (dictionnaires, index, schémas, listes longues, romans, annuaires) qui n'existent pas dans la culture orale.

Cette activité d'écriture à objectif pédagogique qui m'a fort intéressé car il est question de faire le va-et-vient entre un élément de cartographie (donc de quelque chose liée à la raison graphique sans équivalent à l'oral) et ce que ces élèves de CE2 ont révélé, de manière symptomatique, comme difficulté, comme résistance à transformer une expérience pratique et communautaire pour la faire entrer dans le monde de la graphie. Difficulté, voire refus de réduire une expérience vécue car c'est ainsi, me semble-t-il, que Maëlle évalue le passage par l'écrit.



Maëlle : « *Sur le plan c'est pas pareil c'est plat.* »

Effectivement, nous qui baignons dans l'écrit, nous ne le savons plus mais, si nous prenons une sorte de distance anthropologique avec notre propre culture, littéralement, l'écrit aplatit le monde. L'écrit, c'est silencieux, muet, immobile, calibré, standardisé, anonyme parfois, noir et blanc, intemporel, éternel. C'est mort ! Pour certains, l'écrit c'est comme un déni de réalité, c'est l'absent, ce n'est pas la photographie du réel, encore moins son expérience sensible et immédiate. Pas pour nous, car l'écrit fait partie de notre métier.

Maëlle : « *On ne voit pas tous les cailloux, on ne voit pas tous les graviers, tous les déchets, les feuilles.* »

Le problème n'est pas de savoir si l'écrit est utile ou pas. Maëlle dit que l'écrit est moins riche, moins complexe que le réel. Elle ne dit pas en contrepartie que c'est plus objectif, transmissible, durable ; ce n'est pas son problème, mais le nôtre en tant qu'enseignant. Elle inscrit du côté négatif tout ce que l'écrit est incapable de fournir puisque la carte n'est pas le territoire.

Maëlle : « *Ce n'est pas réel.* »

Rendez-vous compte des problèmes auxquels se heurtent un enseignant et un apprenant quand l'élève arrive à s'autoriser à penser (et à écrire !) que *le plan ce n'est pas réel* ? Il est très loin d'entrer dans le pacte de ce qu'est l'écrit : plus objectif et moins subjectif, plus transmissible et moins lié à une expérience personnelle.

Maëlle : « *Sur le plan c'est pas pareil.* »

La rationalité graphique, la rationalité d'un plan, le fait que ce soit mesurable, quantifiable, objectivable, partageable, recopiable, apprenable, tout ceci ne sont pas des qualités. Pour Maëlle, les gratifications sont liées à l'expérience personnelle et, globalement, à un rapport oral au monde : à l'expérientiel *à corps présent*. Pour elle, sans doute, le réel s'imprime de façon plus ou moins homéostatique dans la mémoire, et ce qui n'a pas d'importance disparaît aussi vite. C'est cela le problème que pose la *rationalité graphique*. C'est une rationalité parmi d'autres. Dans l'idéal, il faut apprendre à pianoter sur les deux registres, tout en passant – c'est un long rite de passage - de façon un peu forte et productive dans l'ordre de l'écrit.

Maëlle : « *J'aimerais enlever les déchets de tous les gens qui passent, la poubelle c'est pas beau. J'aimerais aussi rajouter des plantes dans la colline. J'aimerais enlever ces gravures sur l'arbre et sur le banc autour de l'arbre.* »

Ici, elle a conscience qu'il existe un espace de l'oralité et un espace de la scripturalité. Elle remarque cet envahissement du monde par l'écrit, cette emprise ou cet empire de la *littérature*, comme l'écrit Goody, et cela la gêne car, pour elle, il y a un univers où on peut écrire et un autre qui ne doit pas être pollué par de l'écrit. Il serait alors intéressant de creuser l'hypothèse de cette concurrence, de cette articulation et de ces résistances entre les ordres du monde de l'oralité, de la connaissance par corps direct et de ce monde étrange de l'écrit, ce monde vu par des apprenants comme une sorte de double inversé de l'expérience personnelle. Passer d'un système de l'oralité enfantine à un système de la structuration graphique scolaire, instituée, normative, révèle une complexité certaine, même si on affirme par ailleurs que l'écrit, c'est le salut du peuple !

Ce qui intéresse Maëlle, ce sont le « *je* » et le « *tu* » et non le « *on* » ou le « *il* » de la carte anonyme. L'aplatissement de ce monde schématisé, miniaturisé, classifié, décontextualisé, objectivé, rationalisé qui lui dit où elle se trouve, ce n'est pas son problème. Elle disqualifie finalement tout ce qui est le savoir graphique... Pensons – en échos – à ces magnifiques analyses de Nietzsche (*Par-delà le bien et le mal* fragment 296) : « *Hélas ! Qu'êtes vous devenues une fois écrites et peintes, oh, mes pensées ? Il n'y a pas longtemps encore vous étiez si diaprées,³ si jeunes, si malicieuses, si pleines de piquants et de secrets arômes. Vous me faisiez éternuer, vous me faisiez rire et maintenant, déjà, vous avez dépouillé votre nouveauté et quelques-unes d'entre vous sont prêtes, je le crains, à se changer en vérités. Voici qu'elles ont déjà revêtu cette apparence d'immortalité si décourageante, si correcte, si ennuyeuse. Et en fut-il jamais autrement ? Que sont-elles ces choses que fixent nos plumes, nos pinceaux, nos mandarins chinois qui éternisent tout ce qui peut s'écrire ? Que sont les seules choses que nous puissions fixer ? Hélas, celles seulement qui sont sur le point de se flétrir et d'exhaler leur dernier parfum. Hélas ! rien que des orages qui s'éloignent et s'épuisent, des sentiments déjà jaunis par l'automne. Hélas ! rien que des oiseaux las de voler, égarés qui se laissent prendre à la main par notre main.* »

3. ...avant l'insertion dans le mode écrit.

Les enjeux pour l'anthropologue sont de cet ordre-là. Et pourtant, Maëlle et les autres vont devoir entrer dans l'ordre graphique. « Ordre » dans tous les sens du terme. Et c'est fondamentalement le travail de l'école que de faire entrer les élèves dans cette raison puisque le savoir humain, le savoir scolaire en tout cas, se présente sous la forme de tableaux, de listes, d'abstraction, de généralisation, de géométrisation, de décontextualisation, d'objectivation, de cumulation : la table de multiplications, la carte de France, les conjugaisons, etc. Il leur faut donc entrer dans ce monde-là. Et pour y entrer, il faut plus ou moins accepter de se déprendre d'automatismes de pensée, de jouissances de pensée qui appartiennent à un autre ordre. Accepter l'arrondissement graphique. Dans le sens d'un navire arraisonné, capturé.

Mais qu'est-ce qu'un rapport oral au monde ? Qu'est-ce qu'un rapport écrit au monde ? Qu'est-ce que conjuguer les deux ? Il y a peu de choses qui soient propres à l'écrit en dehors précisément de celles qui permettent le développement plus intense de certaines activités cognitives. Relier, revenir sur des documents, rassembler des documents, stocker des documents, mémoriser, reproduire à l'identique et à l'infini virtuellement, transmettre. Toutes généralités qui importent peu aux apprenants...

La littérature ?

« Lorsque je parle de littérature, écrit Goody, je ne pense pas seulement aux plumes et au papier, aux stylets et aux tablettes, aussi complexes que soient ces instruments. Mais aussi à la formation requise, à l'acquisition de nouvelles compétences motrices, à l'utilisation différente de la vue, ainsi qu'aux produits eux-mêmes. Les livres qui sont rangés sur les étagères des bibliothèques, les objets qu'on consulte et dans lesquels on apprend, et qu'on peut aussi le moment venu composer. »

La littérature apparaît en effet sous trois aspects qui forment système pour un anthropologue. C'est seulement par un coup de force cognitiviste qu'on va tout de suite à l'écrit au sens de l'écriture (manuscrite, imprimée, numérique). La littérature est d'abord un système constitué d'objets : des plumes, des papiers, des tables... C'est ce qu'on nomme le capital objectivé. La littérature, c'est aussi un capital institutionnalisé : l'Académie Française, le baccalauréat, le concours de professeurs des écoles,

l'école elle-même. L'institution. Entrer en littérature c'est entrer dans tout cela en même temps ou à la fois. Ce n'est pas qu'écrire. C'est aussi le capital incorporé. Par exemple dans les expressions : *parler comme un livre* ou *ce grand père se tient droit comme un I*, on perçoit le monde à travers des catégories littéraires, on mobilise des catégories de l'écrit pour « dire l'oral ». C'est l'emprise de l'écrit sur l'oral et, surtout, c'est la maîtrise et l'incorporation des gestes graphiques.

Mais personne ne veut être arraisonné. Personne ne souhaite de gaieté de cœur qu'on lui jette dessus le grappin de la graphie et de l'écrit. Il y a d'ailleurs des traditions *anti-écrit*. L'une est savante, avec Platon, Rousseau et Nietzsche ; l'autre populaire ou ordinaire (combien de nos élèves nous disent : « lire, ça me prend la tête ? »). C'est une longue tradition anti-institutionnelle car la raison graphique a en effet un coût, une exigence, et fort peu de rendement personnels et/ou professionnels pour certains. Pour gagner et conquérir des savoirs, il faut différer d'autres plaisirs, d'autres gratifications. Naissent alors des stratégies, des logiques de contre-acculturation à l'écrit : la parlotte, le bavardage qui permettent de lui échapper. La contre-acculturation à l'écrit se développe quand on maîtrise mal la raison graphique. En voici un exemple. Quand je vais à Paris, je fréquente un petit bistrot très sympathique tenu par une personne qui a dû avoir une scolarité vite interrompue (par la guerre ?). Un jour, j'avais un set de table avec, imprimée, la carte des cépages du Languedoc et de Provence. Nous parlons. Le patron – tout en continuant son service – me dit que lorsqu'il va dans le Sud il aime bien acheter du vin. Je lui demande de quel côté du Rhône il s'approvisionne, dans quels coins (je suis originaire du Languedoc) : à l'Ouest ou à l'Est sur la carte ? Là, il devient dubitatif et il me répond :

- Ben, ça dépend.
- Oui, mais ça dépend de quoi ?
- Mais, couillon, quand je descends, c'est à main droite et quand je remonte c'est à main gauche.

Magnifique exemple du refus de se situer par rapport à la cartographie. Est, Ouest, Nord ou Sud sont au fond des catégories officielles, abstraites et souvent écrites qui ne sauraient rendre compte de l'expérience vécue par

l'individu. Pour cet homme, peu importe que ce soit à l'Ouest ou à l'Est. Si c'est le corps qui devient son étalon, son point de repère, quel sens peut avoir l'Ouest de son corps... Donc, si entrer dans la raison graphique de la carte de géographie présuppose qu'on mette son expérience par corps entre parenthèses. Cette déperdition du corps est une perte insupportable pour certains.

Quand j'explique à mes étudiants les impératifs, les coûts et l'arbitraire de l'écrit, je leur dis : « *Voilà, vous êtes finalement des gens de l'écrit, des corps d'écriture du lundi au vendredi. Vous évoluez dans un univers qui est structuré par l'ordre de l'écrit. Puis, si vous êtes des étudiants à peu près standards, le vendredi soir, vous allez faire la fête de minuit à cinq heures du matin et vous plongez dans un monde qui est aux antipodes de l'écrit. On y bouge, on y est actif et imaginaire ! Il y a du corps chantant, buvant, désirant, etc., tout sauf de l'écrit. C'est cette double socialisation aux profils opposés et aux profits différents – monde à l'endroit de la littérature et monde à l'envers de l'oralité – qu'il est impératif de prendre en compte* » dans une anthropologie (et une pédagogie) de l'appropriation de la raison graphique. J'en viens ainsi au problème de l'apprentissage.

Comme l'écrit J. Goody, la raison graphique, c'est la domestication de la pensée sauvage. Dans la version anglaise, c'est même le titre exact de l'ouvrage. Parlons d'abord du geste graphique, de la domestication du geste de la main. De la domestication graphique de la main. Ces lignes de la main qu'on peut lire, observer. Nous sommes-là dans la sémantique du corps. La sémiotique du somatique. Les lignes de la main diraient la singularité du destin personnel, et c'est la *disense* de bonne aventure qui va les interpréter, les lire ! À la croisée du corps inné et de la culture orale.

Or, pour domestiquer le corps, pour le faire entrer dans le savoir graphique, il faut retourner la main, dérober au regard les lignes naturelles. Il faut, pour écrire, mettre entre parenthèses, dissimuler ce que le corps porte de traces lisibles... Que pouvons-nous faire avec la main ? Tirer, frapper, pincer. Pour écrire des lignes il faut oublier ces usages anthropologiques et il faut spécialiser les gestes de la main. Si nous regardons *L'Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert à l'article *écriture*, nous sommes dans des apprentissages de maître d'école. Les techniques du corps graphique imposent que l'on mette entre parenthèses le

corps de supplication, le corps d'offrandes, le corps de travail manuel. Cet article explique en détail ce que sont la taille de la plume, la flexion et l'extension des doigts, bref la tenue d'une main qui tient la plume. Cette incorporation d'un arbitraire culturel consiste donc à maîtriser, à performer, à intégrer un geste qui ne sert guère qu'à cela. C'est une domestication de la main pour un usage spécialisé, subtil, qui devient une seconde nature car, lorsque nous écrivons, nous ne pensons plus à ce geste appris.

Pourquoi domestiquer ? Ferdinand Buisson répond dans l'article *écriture* de son *Dictionnaire pédagogique et de l'instruction publique* (1887 et 1911) : « *Le maître trace une ligne entre un point supérieur et celui qui est verticalement au-dessous et dit : ce trait que je trace est une ligne (...). Cette ligne, qui va de bas en haut, s'appelle une ligne verticale. On grave dans la mémoire des enfants le sens de ce mot en montrant des objets offrant dans leur construction des lignes verticales. Puis les enfants marquent sur leur ardoise deux points l'un au-dessus de l'autre et les réunissent par une ligne pendant que le maître se consacre à une autre division. Il occupe celle-ci à faire des lignes verticales. En réunissant deux points situés à même niveau, les enfants traceront une ligne horizontale et construiront des lignes obliques en tirant diagonalement des traits du point supérieur de droite au point inférieur de gauche ou bien du point supérieur de gauche au point inférieur de droite. Lorsque les enfants savent faire ces traits simples, on leur demande des combinaisons successives comme celles-ci.*⁴ *Et, pour donner quelque intérêt aux exercices, on leur fait représenter les contours d'objets de formes très simples où la ligne droite seule sera employée. Par exemple une échelle, une fenêtre.* »

4. des équerres, des té à l'endroit et à l'envers, des carrés avec des croix, des losanges, etc.

Ainsi, il y a dans le type d'apprentissage une sorte d'homologie plus ou moins explicite entre les verticales et les horizontales qui construisent des objets et les verticales et les horizontales de l'espace graphique dans lequel nous inscrivons notre écrit. L'écrit est une mise en abîme d'un espace rectangulaire ou quadrangulaire : le livre, la page, le paragraphe, la ligne, le mot, la lettre. Certains ont parlé de la culture écrite comme la culture d'une civilisation du rectangle ou/et du carré. En effet, le geste graphique, dès les premiers apprentissages, inscrit et s'inscrit dans une série de sous-ensembles emboîtés qui ne sont autres que des rectangles et des carrés. La raison graphique s'inscrit aussi dans des univers physiques où – apparemment

- il n'y a pas d'écrit, mais qui sont néanmoins structurés comme des écrits.

L'hypothèse première a été formulée par un spécialiste des arts plastiques et non des arts graphiques Erwin Panofsky, dans un livre intitulé *Architecture gothique et passé scolastique*. C'est aux éditions de Minuit dans la collection de Bourdieu. Pour cet ouvrage, Bourdieu a écrit en 1967 une postface très intéressante qui explicite la théorie de l'habitus. Selon lui, les clercs des universités des douzième et treizième siècles sont très jeunes et de façon continue dans la pensée de l'écrit, dans la production et la lecture de l'écrit, dans la lecture des « Saintes Écritures », dans le *scriptorium*, dans la copie, dans la vénération du livre. Ils sont dans une culture de l'écrit, dans une raison graphique : l'écriture (et le style) gothique. Bourdieu explique alors que ces clercs ont tendance à voir le monde comme ils écrivent le monde. Or, ils perçoivent et conçoivent le monde notamment à travers la *Somme* de Saint Thomas d'Aquin, œuvre qui est au cœur de la pensée scolastique et qui a comme caractéristiques graphiques, nouvelles pour l'époque, de présenter des pages aérées, structurées, hiérarchisées. Leur culture – totalement incorporée – a donc été construite sur des dispositifs graphiques qui étaient ceux de l'ordre du livre gothique : l'espacement, la hiérarchisation visuelle des informations, l'alternance dans la composition des masses textuelles, etc. Bourdieu et Panofsky se font fort de retrouver dans l'esthétique et le style des cathédrales gothiques ce type d'ordre graphique, transposé et comme projeté visuellement dans l'équilibre ajouré et subtilement ordonné de l'architecture religieuse. L'hypothèse génétique de cette affinité de structures est qu'il y a comme une pensée écrite de ces clercs – ils deviennent architectes, peintres, théologiens – disposition intériorisée d'une raison graphique structurée sur le modèle des principes d'organisation du langage écrit et manuscrit de leurs études longues, méditatives et imitatives. On observe ainsi un transfert vers d'autres univers que la lecture des structures d'organisation qui sont celles de l'écrit.

Ainsi, Goody aurait pu tout aussi bien réfléchir sur les piscines ! À Metz où je travaille – comme dans beaucoup de villes de France – il y a des piscines des années 1930 dans le centre ville avec des quartiers de classes moyennes assez

cultivées et des piscines récentes en périphérie dans les banlieues populaires. Je fréquente pour ma part une piscine *intra muros* qui est comme la concrétisation de la pensée des Lumières : sobre, lumineuse, géométrique, hygiénique, silencieuse, studieuse, respectueuse des lignes d'eau. Ce qui m'intéresse dans *l'invisible langage*, dans la charpente graphique des produits de la raison graphique, c'est qu'à la piscine, par principe, l'écrit est exclu. À l'exception des plots où sont inscrits des nombres. Pourtant, il y a bien l'infrastructure de l'écrit. Là, tout n'est qu'ordre, ligne, géométrie, équidistance. Une vraie feuille millimétrée à trois dimensions ! Dans l'infrastructure de ce type de piscine, tout est orthogonal, tout est parallèle et géométrisé, quadrillé, jusqu'à l'obsession... Un jour en nageant sur le dos, j'ai remarqué soudain que j'étais comme dans un cahier d'écolier ; je faisais des lignes - il n'est pas question de passer d'une ligne d'eau à l'autre - je me baignais et je baignais... dans de l'écrit, dans un espace structuré de part en part par la raison graphique. Dans ces piscines, on doit impérativement s'autocontrôler. Le corps doit être performant, et muet, par exemple. Comme celui d'un jeune et bon élève qui s'applique à écrire dans les cases prévues... Ainsi, les classes moyennes cultivées vont-elles à l'école le dimanche matin et continuent-elles à apprendre par corps l'exigeante auto-discipline graphique - même si (surtout parce que ?) il n'y a pas de réelle graphie ni d'activité graphique au sens habituel du terme.

Passons aux quartiers populaires. Tout se passe – est-ce réaliste ou populiste ? je ne sais – comme si on estimait (les concepteurs, les responsables politiques, la *doxa* ambiante) que les classes populaires devaient s'imposer tant d'autocontraintes pendant la semaine (à l'école, au travail) pour intégrer les rigueurs, les règles et les codes de la pensée graphique que, dans les temps de loisirs, on se devait de favoriser à la piscine le libre exercice ludique et collectif du corps. L'architecte ici a travaillé sur les lignes brisées ; aucune ligne droite, sauf pour les bassins. Il y a tout le jeu (et la musique) nécessaire pour instaurer du désordre par rapport à la première piscine étudiée, un désordre graphique en somme, sinon une déraison graphique. Une désorganisation assez systématique de l'univers graphique en tout cas. Là, les corps se libéreraient enfin de la contrainte de l'ordre graphique (si coextensif à la culture scolaire...). Est-ce réaliste de ne pas imposer à tout le monde de

continuer l'école le dimanche ou le soir après le travail de classe ? Est-ce si insupportable de continuer à baigner dans de l'écrit pour un certain public éloigné des enjeux de la gratification de la culture écrite ? Il se pose alors assez crûment un problème politique et civique : faut-il ou non implanter des modèles de piscines des Lumières dans les quartiers populaires ou doit-on encourager leurs populations à fréquenter des piscines ludiques et asymétriques, à la périphérie de la raison graphique ?

Je voudrais terminer en vous lisant un extrait du roman de P. Bergounioux (*Le Premier mot*, Paris, Gallimard, 2001) qui m'a précédé hier à la tribune. C'est une très belle illustration je crois, sensible et personnelle, raisonnée et imaginaire, de l'omniprésence et de l'omnipuissance de l'invisible langage. Le narrateur découvre Paris *in vivo*, après l'avoir lu et parcouru dans les livres d'école. Écoutons-le : « *Les monuments que j'avais vus jadis dans les livres surgissaient inopinément à l'angle d'une rue, pareils à des gravures en taille douce (...). La réalité avait pris l'apparence d'un livre. Les grilles de fonte, la dame éplorée en bas-relief qu'on voit de la rue de Médicis, les marronniers à l'alignement encagés de fer obscur, les arbrisseaux taillés en boule sous les fenêtres croissonnées du Sénat, le plumet d'eau qui s'élève et retombe avec de mourantes grâces dans le bassin du Luxembourg sortaient tout droit des Faux-Monnayeurs ou encore de l'extrême fin de Sanctuaire. Les choses portaient une appellation. Elle était taillée dans la pierre en capitales romanes, coulée dans le bronze, calligraphiée aux pieds des arbustes incongrus, théâtraux. L'extériorité saillante, inexpugnable, qui formait la composante majeure de ma prime expérience s'était volatilisée... ».*

QUESTIONS dans la salle...

1) *Au début de votre intervention, vous avez parlé d'une tradition anti-écrit. Cette formule m'interpelle. Nous sommes peut-être ici dans le constat, mais il me paraît nécessaire de ne pas en rester là et d'explicitier cette affirmation. Je pense que, s'il y a un rejet apparent de l'écrit dans les classes populaires, il ne s'agit pas d'un rejet spontané qui serait inscrit dans leurs gènes. Il s'agit plutôt de l'effet de la confiscation par une minorité de la culture écrite, de la culture du pouvoir. Cette confiscation est accomplie en partie par l'école qui, malgré son discours républicain d'égalité,*

reste encore dans la tradition 3^{ème} république qui n'avait d'autre but que de domestiquer les classes dangereuses en les privant des outils théoriques leur permettant de comprendre leur situation et d'agir sur le monde pour le transformer. En tant que pédagogues, nous devons nous interroger sur notre pédagogie afin que tous les systèmes symboliques, et en particulier l'écrit dont le rôle est fondamental, soient acquis par tous. Sans cela, on ne peut que refuser ce qui nous est refusé.

J.-M. PRIVAT : Quand A. Gramsci pense la logique des cultures subalternes qui sont dans un rapport de subordination par rapport à des cultures hégémoniques, il explique que la situation est néanmoins ambivalente : les cultures subalternes peuvent, d'une part subir les effets de la domination (notamment cet éloignement tendanciel des pratiques expertes de la lecture et de l'écriture), d'autre part dire quelque chose, dans leurs protestations et leur résistance à l'arbitraire culturel, de l'imposition des normes dominantes.

Ce que j'ai voulu dire, c'est que l'anti-intellectualisme, l'anti-graphisme, l'anti-« ordre » graphique des cultures populaires qui se sont situées dans l'histoire, sont des appels au réalisme : la pratique de l'écrit n'est pas une donnée anthropologique simple, ni dépourvue d'effets sur le rapport au monde (voir Platon). Et, comme l'écrivait Max Weber, l'ordre graphique tel qu'il est institué dans les sociétés occidentales produit un certain *désenchantement du monde*. Il faut se rappeler que le corps existe dans l'interlocution vivante du « je et du « tu », tout comme existe une littérature orale... Dans *L'Assommoir*, l'ouvrier zingueur Coupeau refuse de s'alphabétiser comme le lui demande sa femme Gervaise. « *La science, ça fait maigrir le monde* », dit-il. Il a, dans son imaginaire, dans sa logique, la vision du savant maladif, souffreteux qui n'exerce pas physiquement son corps et qui est un original, au mauvais sens du terme. Je ne dis pas que c'est juste ou faux, mais il faut prendre en compte ces imaginaires socialement conditionnés qui valorisent bon gré mal gré le refus d'un monde écrit. C'est la vision des classes les plus éloignées de la pratique intensive, gratifiante, professionnelle, artistique, inventive de l'écrit. C'est une protestation contre des formes dominantes (ici bourgeoises), protestation qui a aussi des contenus, des statuts, des enjeux.

Il y a de la soumission mais aussi de l'insoumission. Il ne faut pas oublier que, pour beaucoup, et ce n'est pas aberrant, l'ordre graphique est mortifère par excès de soumission à la logique orthogonale qui géométrise l'infinie diversité concrète du monde et le met en ligne, littéralement.

2) *Telle que vous la décrivez, la domestication que provoque l'écrit sur nos corps, dans l'espace proche, dans l'espace géographique, fait peur. Comment se fait-il que l'institution scolaire – qui relaie la politique des classes dominantes –, en prenant le biais de l'alphabetisation qui éloigne durablement de la raison graphique et ne permet de rencontrer que de l'oral transcrit sur le papier et non l'écrit dont vous dépeignez le pouvoir aliénant réussit le pari généreux de préserver le peuple de cette domestication ?*

J.-M. PRIVAT : Il faut distinguer ce qui est logique de ce qui est scientifique. Il n'y a pas lieu de penser que les autres, avant, ailleurs, sont prélogiques, voire illogiques. Les humains cognitivement constitués, sont logiques, mais il y a plusieurs types de logiques. Par exemple, la logique du sensible explique que telle plante guérit telle maladie car le dessin de la fleur ressemble au dessin de la maladie sur la peau. Il s'agit là d'analogie, de la théorie des signatures, du continuum entre macrocosme et microcosme (voir le magnifique chapitre intitulé *La prose du monde* que Foucault consacre à ce type de cosmologie dans *Les Mots et les choses*). On peut mettre en doute scientifiquement la logique du sensible mais ce qui est intéressant dans cette expression, c'est le mot logique. Des appariements se font sur la base de la vue, du goût, de la couleur. Nous sommes alors dans l'univers de la culture folklorique, non scientifique, de la magie, de la mythologie. Quand nous disons « *s'il pleut à la Saint Médard, alors il pleuvra 40 jours plus tard* », ce n'est pas scientifique, mais il y a *si* et *alors* qui fournissent un raisonnement inductif et prédictif quant à des enjeux agricoles de survie. Nous pouvons dire que c'est faux expérimentalement mais du point de vue des mécanismes cognitifs, c'est parfaitement logique. C'est même un emboîtement de logiques : calendrier sacré et calendrier agricole, avec des rythmes de quarante jours qui relèvent de logiques mythiques anciennes, etc.

Ce n'est donc pas la même chose que les logiques scientifiques et Goody a rappelé avec d'autres que le développement exponentiel de l'esprit critique, de la pensée

scientifique, mathématique et formelle plus généralement est très lié à la culture écrite. Elle permet, entre autre, la confrontation, la diffusion, la comparaison, la mémorisation, le débat objectivé à distance débarrassé par exemple de la sympathie ou de l'antipathie à l'égard de l'interlocuteur, dans des conditions qui ne sont pas celles de l'oral. Quand on parle à quelqu'un, il plaît, il ne plaît pas, on veut le séduire, on s'en moque, on n'a pas le temps, on n'a pas bien compris. Évidemment, si les interactions orales sont favorables au débat, elles ne permettent pas la construction critique d'une démarche scientifique et plus généralement d'une culture scientifique. Mais elles ne s'y opposent pas non plus et des anthropologues comme Lévi-Strauss (*Tristes Tropiques*) pensent que la révolution néolithique qui a inventé l'agriculture et les villes s'est déroulée avant l'écriture, laquelle serait donc une conséquence de cette révolution et non une cause. Ce que Goody appelle *la rumination constructive* ou l'activité scientifique est très liée à l'écrit.

3) *Goody a écrit que la raison graphique permet de prendre la pensée comme objet de pensée...*

J.-M. PRIVAT : Oui, mais l'oral aussi. Cependant l'écrit permet de le faire dans des conditions différentes, différées, hors de situation de contrôle ou de suggestion, mais ce n'est pas une propriété absolue de la situation écrite. L'écrit permet d'activer ces dispositions cognitives et langagières. C'est évident que lorsqu'on a créé les dictionnaires, on a créé *ipso facto* un autre rapport à la langue que dans un monde sans dictionnaires ; on a commencé à s'intéresser à la polysémie, à la diversité du sens dans le sens pratique, comme dirait Bourdieu, dans l'usage ordinaire. Par exemple, le mot *voile*. Peu importe que ce soit le voile de la mariée, celui de la burka ou celui de la marine, on ne fait même pas attention qu'il s'agit du même mot en régime oral ordinaire. Un des effets produits par la littératie est de rendre conscient sur un mode métalinguistique, réflexif, des possibles polysémiques du langage. Ainsi, on introduit l'idée normative de trouver un synonyme, de débattre de l'étymologie commune ou pas, etc. Il y a production de toute une activité philologique, un retour « grammatical » et souvent très conservateur sur la langue. Voyez la sacralisation de l'orthographe !

4) *Vygotsky dit que l'écrit est l'algèbre du langage et permet des opérations de second degré, par exemple, la confrontation des prévisions d'un quelconque mode de pensée logique et des faits qu'il est sensé prédire. Il oblige en quelque sorte toute logique à se mettre à nu et à s'offrir à l'exigence scientifique. On comprend que l'idéologie dominante (la logique du profit pour quelques-uns contre l'égalité) redoute que cet examen soit conduit par ceux-là mêmes qu'elle opprime. Le titre de la conférence de Pierre Bergounioux hier soir était : De la révélation à la libération. Cela ne se fera pas sans lutte, par la seule évidence de l'écrit. Celui-ci est un redoutable enjeu dans les rapports sociaux. Tout dépend de pourquoi et comment on s'en sert. L'usage qu'en ont toujours fait les dominants ne dit rien de la réalité de ce qu'est la raison graphique mais tout des méfaits intellectuels de leur domination dès lors qu'ils utilisent une technologie de l'intellect pour obliger tous les humains à penser le monde dans les cadres qu'ils ont intérêt à faire exister.*

J.-M. PRIVAT : J'interviendrai sur deux points. Le premier sera épistémologique. Ma « commande » était : anthropologie de la culture écrite. Je partage vos analyses sociologiques, socio historiques et socio politiques, mais je me suis autorisé à déplacer l'angle de perception pour dire : voilà ce qu'en anthropologie « goodyenne » nous pourrions proposer. Les carrés et les rectangles produisent de la pensée, y compris de la pensée critique, artistique. Ce sur quoi j'ai voulu insister, c'est sur le sous-titre de l'ouvrage de Goody dans sa version française : « La domestication de la pensée sauvage »⁵. Même si cela nous met mal à l'aise, parents et enseignants que nous sommes, il y a un arbitraire culturel qui s'impose, qui pose ses règles de perception, de production et d'évaluation au détriment d'une autre activité humaine qui est l'activité non écrite. J'essaie de dire qu'il y a une autre réalité. Sans compter qu'il est convenu de dire que l'écrit est la mémoire des hommes. Il s'agit là d'une mémoire accablante car il y a des milliards de signes qui nous accablent : l'écrit mémorise tout ! Comment faire le tri ? S'en remettre à des experts, ou au hasard ? Par ailleurs, l'écrit se falsifie alors qu'à l'oral, c'est plus difficile. L'oral reste. Si je dis une bêtise, je ne peux pas l'effacer, elle ne disparaîtra qu'à la mort de celui qui l'a entendue. Prenons l'exemple du Colonel Chabert, mort à Eylau d'après les documents officiels. Je parle du roman de Balzac, bien sûr. Pourtant, il revient quelques années après et ne peut se faire

reconnaître face à une bureaucratie d'État et à un impérialisme de l'écrit qui a transformé un vivant en mort. Ce qui lui fait dire en substance, la fameuse formule : « *Je suis le colonel Chabert mort à Eylau où j'étais enterré sous des morts alors que maintenant je suis enterré sous des actes notariés !* »

Le deuxième point est le problème dont parle Goody qui, malheureusement, ne le traite pas comme un problème. Il s'agit d'un article publié en 1968 sur les conséquences de la littératie. « *Un des problèmes, écrit-il, que ni Lévy-Bruhl, ni aucun défenseur de l'existence d'une dichotomie radicale entre pensée primitive et pensée civilisée n'ont pu résoudre est la persistance de la pensée non logique, non scientifique dans les sociétés « littératiennes » modernes. Même dans notre culture du livre et de la lecture, l'éducation donnée aux enfants et toute une série d'activités aussi bien au sein qu'en dehors de la famille dépend de la parole. La relation entre tradition écrite et tradition orale dans la culture occidentale contemporaine reste une question majeure qui réclame les recherches approfondies de la réflexion.* » C'est que j'appelle, dans le livre *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*,⁶ la « polylogie ». Les situations dans lesquelles il n'y a que de l'oral ou que de l'écrit dans les sociétés contemporaines sont plutôt rares. Le terme *polylogie* signifie qu'il y a à la fois de l'oralité et de la scripturalité. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il y a des degrés dans l'oralité. Par exemple, une berceuse, à l'écrit, n'est plus une berceuse. Une chanson, à l'écrit, n'est plus une chanson, *stricto sensu*. Une minute de silence, c'est de l'oralité. Car c'est ritualisé, c'est collectif, c'est public, et surtout c'est à corps présent : on ne peut faire une minute de silence ni par délégation ni à l'écrit. Il y a ainsi des formes d'oralité quasi pures : une *hola* dans un stade de rugby ; il y a de la raison graphique quasi pure : un index, un dictionnaire, un roman, des mots croisés. Il existe aussi toute une série d'activités langagières qui sont mixtes, hybrides, polylogiques. Une déclaration d'amour et une lettre d'amour sont deux choses différentes, mais qui peuvent se combiner. Madame le Maire, lorsque vous célébrez un mariage selon un rituel républicain officiel dans lequel il y a de l'oralité et de l'ordre graphique : les futurs mariés, en coprésence avec les autorités et les témoins, disent « oui » ; et il y faut la signature par la main propre de chacun des époux, signature manuscrite, donc il faut que le corps du sujet social soit engagé personnellement et publiquement.

5. J. Goody, *La Raison graphique – La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1979.

6. J. Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, présenté par J.-M. Privat, trad. C. Maniez, Paris, La Dispute, 2007.

C'est ça la réalité. Ce n'est peut-être pas la réalité « séquentialisée » des apprentissages scolaires ; mais cette réalité qui fait notre difficulté et notre richesse est ici celle de la complexité des situations polylogiques. Si je dis cela, c'est à partir de mon travail avec Goody qui est un africaniste, spécialiste des cultures orales africaines. Il tient les deux dimensions. J'ai visité tout à l'heure le Musée Champollion. Il est écrit sur le guide-dépliant : « *L'écriture, miroir de l'homme* ». J'essaie de dire que l'homme est aussi un miroir de l'écriture ; il s'incorpore les structures graphiques. L'homme moderne est fait par l'écriture.

5) *Vous laissez également entendre que, dans une certaine mesure, il est aussi « refait » par l'écriture. Après tout, on peut se réjouir que les dominants se soient enfermés eux-mêmes dans des rectangles...*

J.-M. PRIVAT : Peut-être ai-je tordu le bâton du côté de la contrainte mais l'équidistance entre les lignes d'eau, c'est aussi l'égalité. Le fait que nous soyons ici alignés de façon orthogonale conforte l'égalité républicaine. Jean-Pierre Vernant a fait une description – très célèbre chez les anthropologues de l'écrit – sur la structure démocratique de l'habitat à Athènes, démocratique à la mode antique évidemment. Il explique que l'aspect quadrangulaire démontre une homologie entre la structure du langage écrit, de la démocratie et de l'habitat.⁷ Donc le rectangle ne produit pas que de l'aliénation. Il peut produire de l'égalité, de l'ordre ainsi que des conditions pour la production artistique et scientifique. Ainsi sommes-nous structurés par la littérature encore plus que nous le pensons généralement, pour le meilleur et pour le pire.⁸

7. Jean-Pierre Vernant. « L'organisation de l'espace », Mythe et pensée chez les Grecs. Etude de psychologie historique, La Découverte / Poche, Paris, 1996 (1965).

8. Voir aussi J.M. Privat, « Un habitus littéraire ? », La Littérature – Autour de Jack Goody, Pratiques, 2006, pp. 125-130.

